

Analyse de l'album *Mô-Namour*, de Claude PONTI

Manuel Tonolo, prag de philosophie, ESPE Chambéry, Université Grenoble-Alpes, 2012

→ Ce livre peut être introduit au début d'une séquence d'EMC pour aborder en cycle 3 des thèmes comme le harcèlement, la maltraitance, les relations affectives d'amitié ou d'amour, la peur et le courage, les sentiments du Juste et de l'Injuste, le respect de l'intégrité et de l'intimité, respect du corps des filles et des garçons, les droits de l'enfant...

→ Une analyse possible du livre :

1- Le point de départ de la méprise :

Parfois, il arrive qu'un événement dramatique (l'accident et la perte d'un amour –ici celui des parents), nous secoue tellement qu'il nous « embrouillamine » le cerveau, et que notre façon d'aimer, notre rapport affectif aux autres (= la peluche "Tadoramour") en est affectée et « perd la tête ».

Alors on tente de se reconstruire seul-e, mais on le fait difficilement, avec les débris de l'amour perdu de notre ancienne vie.

2- La méprise affective :

Mais ce n'est pas simple, car on est alors vulnérable, prêt à croire le premier individu qui « tord les mots » et prétend à son tour nous aimer comme le faisait l'amour précédent, en usant de mots « tordus », qui signifient le contraire de la réalité qu'ils désignent.

Sa proclamation d'amour n'est en effet qu'un mot/Mö, et on tombe dans le piège d'un amour pervers, où l'on devient le jouet de l'autre, qui a su tromper notre confiance et notre amitié. On ne s'aperçoit pas que l'autre veut faire de nous sa propriété (Torlémo débaptise Isée, et la nomme "MONamour, ce qui la ramène à lui, à la différence de « Tadoramour », qui s'adresse à elle), sous couvert d'amour altruiste. On tombe sous la coupe d'un être qui « joue avec nous » (physiquement), et se joue de nous moralement, en nous faisant croire que c'est ça l'amour : faire ce que l'autre décide pour nous, dans les actes comme dans les marques d'affection.

Nous sommes devenus sa victime consentante, la balle qui revient toujours vers le bourreau qui la tape, mais on ne le comprend pas et on accepte les jeux de plus en plus violents qu'il nous impose, car on croit que c'est ça, l'amour. Et on lui donne même en retour des marques d'amour, des « gâteries », de plus en plus grandes, mais qui commencent à nous peser de plus en plus.

3- La sortie de l'amour "dévorant" :

Face à cet amour dévorant pour autrui –de certains « grands » (adultes ou enfants plus âgés) envers les petits, d'hommes violents envers les femme-, il faut pour s'en sortir apprendre à dire "non", car cet amour qui "tord les mots", se révèle être porteur de mort. Cela tient d'abord à nous de voir disparaître cet enfermement dans une façon perverse d'aimer : il suffit de dire qu'on n'en veut pas de cet amour de punching-ball, pour que cesse immédiatement cette relation mortifère. Le vrai amour est un amour entre « égaux », où l'on ne doit pas accepter de se voir imposer ce qui ne nous plaît pas. L'histoire de la petite Isée (peut-être d'« isê » en grec, qui signifie « égale ») est celle d'une enfant qui apprend à refuser la domination d'un rapport de force inégal dans la relation affective.

C'est à ce moment que notre façon d'aimer (= le doudou "Tadoramour") arrête de se mettre la tête à l'envers.

4- Ce qu'on gagne à comprendre l'ambivalence des sentiments et des personnes.

a- Il aura fallu pour cela renoncer au manichéisme de l'enfance (d'un côté les bons et de l'autre les gentils), et comprendre que les mêmes arbres Borderouitt qui nous donnent de l'ombre peuvent aussi parfois nous

nuire en s'endormant au milieu de notre chemin, que les adultes qui nous proposent aimablement de jouer avec nous ne sont pas tous aussi bienveillants qu'ils le paraissent de prime abord.

b- Et cette renonciation s'accompagne de la compréhension de l'ambivalence du monde et d'autrui, qui peut être source de malheur comme de bonheur. A l'image de Janus bifrons, le Dieu latin des portes et des passages, que symbolise le monstre Tulavi, avec ses deux visages et ses deux sens, gardant la porte d'un autre monde : le monstre tue la vie de ceux qui ne savent pas franchir la porte et connaître l'ambivalence fondamentale de l'existence... Et pour tromper le monstre, Isée, qui a compris l'ambivalence de l'apparence, confectionne un gâteau qui semble être extérieurement une aguichante pâtisserie, mais qui se révèle un artifice magique pour tromper le monstre et transformer l'obstacle en porte franchissable. Cette situation où Isée se sert activement de l'ambivalence de l'apparence renverse celle où, abusée par les mots tordus de Torlémo, elle cédait aux exigences culinaires de ce dernier, qui la faisait « passer à la casserole » Elle nous montre qu'il ne faut pas craindre de se défendre contre les monstres qui jouent sur l'ambivalence, fût-ce en usant des mêmes armes qu'eux pour les tromper à leur tour.

Isée a compris avec La Boétie que « les tyrans ne sont grands que parce que nous sommes à genoux », et que les monstres de l'ambivalence ne nous trompent que parce que nous acceptons naïvement de leur servir des gâteaux aussi bons en apparence qu'en réalité.

La prise de conscience de la complexité du monde et de l'ambivalence des êtres et de leurs sentiments apparaît ailleurs dans l'œuvre de Ponti... On retrouve par exemple ce thème de l'ambivalence dans l'histoire du « Doudou méchant », qui peut évoquer un texte connu du philosophe Alain (« Bucéphale »)

Cette compréhension de l'équivocité des sentiments et des personnes permet alors de faire accéder "Isée" à une nouvelle perception de l'égale possibilité de mort et d'amour chez ceux qui peuvent toujours tordre les mots.

Le bien peut donc toujours se transformer en mauvais, et il faut y prendre garde. Mais le mauvais peut-il se transformer en bien ? C'est ce que la fin va nous montrer.

5- le nouveau monde et le nouveau moi.

Le nouveau monde sur lequel Isée débouche, c'est celui où nous a guidés la « mauvaise » étoile -née du traumatisme de « l'amour qui fait mal » et devenue une « bonne » étoile. Le nouveau pays où l'ont vit plus sereinement, après avoir appris à dire « non » quand il le faut. La compagnie retrouvée de ses parents –sortie d'un rêve ou souvenir revenu d'une relation affective normale ? acceptation du deuil ?- lui permet de se reconstruire un nouveau moi, une nouvelle maison-véhicule, mais bien plus agréable que la cahute immobile du début, dans la forêt des arbres morts. Une « cossavoyage » plus "mûre", qui n'enferme pas sur soi, mais permet de bouger et de s'ouvrir sans crainte aux « lointains ailleurs ». Et d'envisager des « aventures sans souci » avec ses deux amis, puisqu'on saura se méfier dorénavant de l'ambivalence du monde, qui n'est pas qu'amour avec Tadoramour, mais aussi possibilité de souffrance, ce dont l'Etoile qui accompagne aussi maintenant Isée reste à jamais la conscience vigilante.

Résumés de l'œuvre :

<https://www.ecoledesloisirs.fr/livre/mo-namour>

<https://www.ricochet-jeunes.org/livres/mo-namour>

Autres analyses :

<https://www.letemps.ch/culture/2011/11/25/mo-namour-amour>

<http://www.lacauselitteraire.fr/mo-namour-claude-ponti>

<http://www.occe.coop/~ad01/spip.php?article319>

<http://questions-enfants.org/spip.php?article3194>

Analysé comme exemple de maltraitance : http://jeunesse.lille3.free.fr/article.php3?id_article=1952

→ A comparer avec le deuxième album de Ponti qui poursuit les aventures d'Isée : **La venture d'Isée**

<https://www.ricochet-jeunes.org/livres/la-venture-dissee>

<http://www.svdl.fr/svdl/index.php?post/2013/02/07/La-Venture>

<http://enseignerlitteraturejeunesse.com/wp-content/uploads/2015/10/cl-la-venture-disc3a9e.pdf>